

firent tressaillir mes dix-huit ans, et dont la mémoire enchante maintenant mon quarante-septième automne. J'ai pris plaisir à me rappeler la joie qui débordait de mon cœur en m'agenouillant sous la main du bon père Ducharme que nous aimions tant, et sous la main si paternelle encore du Rév. P. Saché et de notre regretté M. Dagenais ; et j'ai repassé, une à une, dans mon souvenir chaque émotion que ce jour de liesse versait dans mon âme ; et le lendemain, dans une salle remplie d'une foule compacte, attentive et charmée, j'assistais à une séance que tant de séances auxquelles j'ai assisté depuis n'ont pu me faire oublier. Et chaque fois que ce beau jour repassait devant moi comme un reflet de mon beau temps de collègue, je me disais : Une autre génération d'élèves nous a remplacés au foyer de la vieille *Alma Mater*, et elle y retrouve sans doute l'amitié, le dévouement et la joie que nous y avons laissés. Mais aujourd'hui, Monsieur le Supérieur, en pensant à vous et aux jeunes confrères térésiens qui vous sont restés fidèles dans l'épreuve, je me dis, le cœur serré de douleur : Quelle différence avec les années passées ! Sans doute la bénédiction que Monsieur le Supérieur vient de donner à sa petite famille est tombée d'un cœur aussi paternel, et les souhaits qu'il vient de recevoir en retour sont aussi sincères qu'autrefois, car le malheur ne sépare pas les vrais amis ; mais où est le glorieux édifice élevé par M. Ducharme et si pieusement embelli par ses successeurs ? où est la chapelle à l'élégante architecture, et les chants d'allégresse, et l'orgue aux sons harmonieux ? où est la séance du 2 janvier qui attirait de loin comme de près la foule avide ?

Le 5 octobre m'a répondu.

Mais le ciel qui a permis cette terrible épreuve, ne vous abandonnera pas, Monsieur le Supérieur ; et déjà, des cendres à peine éteintes du vieux collège on voit monter les assises du nouveau, où le Pasteur des brebis et des agneaux vous ramènera bientôt, j'espère.

En attendant ce jour désiré, permettez-moi, Monsieur le Supérieur, de vous souhaiter la force, le courage et la confiance. Les sympathies dont vous avez été l'objet, doivent vous prouver, une fois de plus, que Dieu n'éprouve personne au-dessus de ses forces, et que sa sagesse sait toujours tirer le bien du mal.

Mes meilleurs souhaits aussi aux chères *Annales*. Quelles aimables causeuses ! quelle humeur joviale ! quel esprit pétillant ! quel cœur bien fait ! Avec toutes ces qualités, il faut bien qu'elles plaisent, qu'elles charment, qu'elles enchantent, et qu'elles se fassent désirer avec impatience. Je leur souhaite succès, bonheur et longue vie. Que le temps soit sombre ou serein, chères *Annales*, chantez toujours. Vos accents joyeux comme ceux de l'alonette, nous font du bien à l'âme et nous orientent vers le ciel ; ils sont empreints de tant de foi, d'amour et de résignation, qu'ils nous font bénir avec vous la main qui nous